

« Tout ceci doit être mis en rapport avec la capture des phrases, des citations, des formules, des fragments. Le thème de l'écriture courte, évidemment. Quand j'essaie de produire cette écriture courte, par fragments, je me mets dans la situation d'un auteur que le lecteur va draguer. C'est le bonheur du hasard, mais d'un hasard très voulu, très pensé : épié, en quelque sorte. »

Roland Barthes

« Il faudra donc éloigner de soi toutes les actions, tout ce que l'homme était ou sera pour voir ce qu'il est. [...] Qu'est-ce qui est vivant et qu'est-ce qui est mort ? Ce qui est vivant, ce sont les sentiments, c'est-à-dire cette unité de l'amour ; ce qui est mort, ce sont les présents que les amants se font et c'est aussi la distance qui les sépare. »

Hegel cité par Jean Wahl, *Le malheur de la conscience*

PRÉFACE

C'est fort d'un conseil de Barthes lui-même que nous avons entrepris ici, sous la forme de ce qu'il appelait des « *biographèmes* », d'évoquer sa mémoire et de revisiter quelques unes des pistes ouvertes par son œuvre, plus particulièrement celles qu'il explorait dans la toute dernière partie de sa vie, après la mort de sa mère - événement traumatique qui l'avait profondément bouleversé et avait ébranlé ses fondements au point de l'inciter à les remettre en cause, qu'il s'agisse de ceux sur lesquels il avait bâti l'ensemble de sa démarche intellectuelle ou de ceux sur lesquels toute son existence elle-même reposait jusqu'alors. On peut dire que chez Barthes, à la fin de sa vie, s'opère un total renversement des valeurs. C'était là, dans l'événement de la mort de sa mère, dans ce qui avait constitué pour lui un véritable séisme, qu'il fallait chercher la clef de ce soudain revirement qui l'avait notamment conduit, alors même qu'il consacrait ses derniers cours au *Collège de France* au roman, et qu'il envisageait d'en écrire lui-même un auquel ce cours devait aboutir, roman qui constituerait le couronnement de sa carrière intellectuelle et littéraire, à, paradoxalement, se tourner vers la poésie, en l'espèce vers le genre poétique le plus minimaliste, le plus concis, le plus intime, le plus lapidaire qui fût, à savoir, le haïku. Et c'était ce même événement, ce même traumatisme de la mort de sa mère, qui avait déclenché en lui une profonde « *mutation de sensibilité* », pour reprendre là

l'une de ses propres expressions, qui s'était traduite par un total renversement de ses valeurs, et, partant, de toute sa conception de la littérature comme de sa relation au monde, en faisant de la bonté, de la générosité, de la charité, de la capacité d'amour, de la chaleur humaine, de tout ce qu'il est convenu d'appeler *l'Amour* qu'incarnait pour lui jusque là sa mère, le fondement même de l'existence comme la raison d'être et le seul but digne de ce nom de toute littérature, récusant le dogme de la neutralité de l'auteur, de son effacement derrière l'œuvre, de sa mort nécessaire à l'avènement de celle-ci, réclamant tout au contraire haut et fort le retour de sa présence, voire de son omniprésence, à commencer dès lors par la sienne, celle de Roland Barthes, d'y faire entendre sa voix et de se jeter de tout son corps, de toute sa sensibilité, de toute sa subjectivité, de toute son âme, avec toute son histoire personnelle, dans l'expression de cette œuvre, allant même dans cette démarche jusqu'à réhabiliter le pathos, ce mode d'expression tant décrié qu'il avait été longtemps le tout premier à mépriser et à condamner au nom d'une écriture sobre et dégrisée, aussi pondérée, aussi *neutre* que possible. Ce qu'il voulait, ce qu'il aurait voulu, car sa propre mort devait empêcher la réalisation de son projet, c'était, à travers ses écrits, désormais de cesser de ne passer que pour un grand intellectuel sec et froid pour tout au contraire y donner à voir sa sensibilité, sa générosité, sa capacité d'amour et d'empathie. C'est ainsi que, loin d'être une banalité, lorsqu'il déclare à l'occasion de sa conférence inaugurale au *Collège de France* qu'il veut écrire pour être aimé, il faut y voir une authentique profession de foi. Quand c'était précisément avec cet objectif en tête qu'il voulait se lancer dans l'écriture d'un grand roman et ne plus s'en tenir aux essais de sémiologie ou aux textes de critique littéraire et sociétale qui avaient fait jusqu'alors sa réputation.

En choisissant de nous inscrire ici dans un genre littéraire qui relève d'un fantasme de Barthes, dont il avait lui-même donné un aperçu en plusieurs occasions, que ce soit avec son *Roland Barthes par Roland Barthes*, avec son *Michelet*, ou encore avec ses *Fragments d'un discours amoureux*, nous avons adopté, comme il l'avait donc suggéré lui-même à ses éventuels biographes, une forme fragmentaire, légère, désinvolte, constituée de ce qu'il appelait des « biographèmes », c'est-à-dire d'une nébuleuse d'atomes de biographie, mais en élargissant cette nébuleuse jusqu'à y inclure aussi bien des bribes d'analyses, de critiques, de commentaires, portant tant sur certaines de ses idées bien précises que sur le sens profond de son travail. Pour comble de désinvolture, nous n'avons pas hésité à étendre cette nébuleuse bien au delà de Barthes lui-même, à la grossir de fragments portant sur d'autres penseurs, sur d'autres écrivains, sur d'autres artistes, de même que sur des sujets divers et variés qui interfèrent dans notre propos, comme là encore il nous l'avait suggéré, de façon aléatoire, au gré de nos rencontres intellectuelles, philosophiques et littéraires du moment, de notre humeur et de notre fantaisie. C'était du moins ce que nous pensions faire. Quand toutefois, en les relisant, nous nous apercevons que nos petites digressions se révèlent bien loin d'être aussi incongrues que nous l'aurions souhaité. En nous relisant, nous constatons que celles-ci, censées apporter un peu de liberté, un peu de fraîcheur, un peu de fantaisie à notre propos, s'inscrivaient malgré nous trop bien dans le droit fil de notre discours. C'est ainsi qu'alors que nous pensions que la démarche qui nous avait mené de Barthes à Pasolini à travers des sentiers de hasard n'avait en aucune façon été préméditée, nous pouvions constater qu'à la faveur de ce rapprochement, bien loin de nous être perdu en route, nous étions revenu au cœur de notre propos initial, un propos dont, sans le savoir, en étant persuadé d'avoir tout fait pour qu'il ne soit surtout pas cousu de fil blanc, nous ne nous

étions en réalité jamais écarté, prisonnier que nous étions des secrets réseaux de la pensée qui, implacablement, tendent toujours à faire sens. Mais, comme Barthes le disait en ces mots que nous citons plus loin en les illustrant par la façon très personnelle qu'avait Stevenson de jouer au billard : « *L'important c'était que ces petits réseaux ne soient pas raccordés, c'était qu'ils ne glissent pas à un seul et grand réseau qui serait la structure du livre, son sens.* »

QUI ÉTAIT ROLAND BARTHES ?

S'il y a une question dénuée de sens, c'est bien celle-là. Tout au plus savons-nous ce qu'il n'était pas. Un homme n'est pas la somme de ses actes. Il serait plutôt ce qui reste lorsqu'on les retranche. Roland Barthes n'était pas la somme de tout ce qu'il avait écrit, de tout ce qu'il avait fait, de tout ce qu'il avait dit. Roland Barthes, c'est ce qui reste quand on a ôté tout cela. Ce qui restait de lui, quand, après son accident, sur son lit d'hôpital, en raison d'une trachéotomie, il ne pouvait plus parler et qu'il attendait la mort – « *avec tout au fond de la gorge une chose qui bat mortellement de l'aile, et qu'on ignore, et qu'on n'a jamais dite, et qu'il n'est plus possible de dire* »¹. Si, comme dans le Haïku, ce genre poétique qui fascinait Barthes à la fin de sa vie, l'essence des choses apparaît quand elles vont mourir, il en va de même de l'essence d'un homme. L'essence de cet homme qu'avait été Roland Barthes, c'est au soir de son existence qu'elle nous apparaît. Quand « *il ne faudrait faire que le portrait des morts, car eux seuls sont eux-mêmes et se montrent un instant tels qu'il sont* »². Dès lors, nous savons bien que tout ce que nous pourrions dire dans ces textes ne sera que de l'ordre du bavardage à propos du bavardage d'un inconnu qui avait vécu 65 ans sous le nom de Roland Barthes. Bavardage de très second ordre à propos d'un

1 Maurice Maeterlinck, *Le trésor des humbles*.

2 *Ibid.*